

L'émigration québécoise aux États-Unis

Irène Belleau

Number 37, March 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleau, I. (1980). L'émigration québécoise aux États-Unis. *Québec français*, (37), 72–76.

L'émigration québécoise aux États-Unis

Les États-Unis fascinent. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Le gigantisme de leur territoire, le caractère spectaculaire de leurs inventions spatiales, l'importance de leurs relations diplomatiques à travers le monde, l'impression qu'ils donnent de rouler sur l'or avec leur dollar, tout cela et bien d'autres choses encore contribuent, depuis longtemps, à attirer les regards. Les regards et les hommes. Le Québec en sait quelque chose; son histoire a été profondément marquée par un vaste mouvement de dépopulation au profit des États-Unis, des années 1840 à 1930 surtout. Y a-t-il un Québécois qui n'ait pas de parenté en Nouvelle-Angleterre ou en Louisiane ou en Californie ou ailleurs aux États-Unis?

Selon le recensement américain de 1970, deux millions et demi d'Américains auraient le français comme langue maternelle. Si on ajoute à cela le million de Franco-Américains qui depuis deux générations avaient quasi abandonné le français, on peut estimer à environ trois millions et demi, si ce n'est pas davantage, le nombre d'Américains qui seraient de descendance québécoise.

Pourquoi tant de Québécois ont-ils quitté leur pays pour aller vivre aux États-Unis? Comment ce phénomène migratoire intense s'explique-t-il? Que sont devenus les Franco-Américains, du moins ceux qui, pendant des années, ont mené une lutte exemplaire pour la survie de leur langue d'origine? À l'occasion de ce numéro spécial de la revue *Québec français*, il nous a semblé important d'inviter Québécois et Américains à faire conjointement une réflexion sur nos origines communes — du moins en partie — et d'englober en même temps dans un mouvement large et serein ce que j'appellerai « la contribution québécoise à la francophonie américaine ».

Je n'ai jamais fait partie de ceux qui ont, vis-à-vis des États-Unis, cette espèce d'antiaméricanisme facile, presque inévitable tout de même, que peut déclencher la réalité de cet immense empire. Il faut bien admettre que nous vivons l'époque de la culture américaine. C'est une culture qui a une dimension universelle, omniprésente dans le monde. Le monde baigne dans l'influence et s'inscrit dans la mouvance américaine. Nous, Québécois, nous en sommes encore plus proches.

J'ai gardé une admiration inouïe pour certaines de leurs réalisations. Je commencerais par les pères fondateurs des États-Unis. Il suffit de relire ce qu'ils avaient à dire, de se replonger dans le climat de l'époque, pour comprendre que cela a été aussi extraordinaire, aussi important dans l'histoire du monde que le miracle d'Athènes dans la Grèce antique. J'ai toujours trouvé que cette combinaison de génie et de perspective absolument extraordinaire dans une petite colonie de trois ou quatre millions d'habitants était très inspirante.

René LÉVESQUE, *La passion du Québec*, Éditions Québec/Amérique, Montréal, 1978, p. 202-203.

Le dépeuplement ses débuts

Depuis Jacques Cartier (1534) jusqu'au Traité de Paris (1763) qui cédait le Canada à l'Angleterre, l'histoire du Québec s'était confondue avec l'histoire

du Canada. C'était un peuple en pleine expansion, un peuple de pionniers, d'explorateurs qui arpentaient tout le nord du continent avec, même, des percées vers le sud. Après 1763, tout a changé. L'Acte de Québec (1774) et l'Acte constitutionnel de 1791 divisant le Canada en deux amenèrent ici des gouverneurs anglais dont l'un, pour ne nommer que celui-là, fut James Craig. L'histoire a gardé de lui l'image d'un homme cassant, arbitraire et ambitieux. On donna à l'époque de sa gérance le surnom de « règne de la terreur ». Son attitude déclencha un vaste mouvement d'émigration aux États-Unis notamment dans le Vermont. Souvenons-nous qu'en 1810, Craig fit saisir le *Canadien* et emprisonna plusieurs notables. Le climat social n'était pas de nature à inspirer l'attachement au sol. Et, comme insensiblement, l'esprit d'aventure des pionniers renaissant, les Québécois se mirent à descendre vers le sud. Les jeunes partaient travailler à la coupe de bois au Vermont d'où ils revenaient avec de bons « gages ». Les gens de la Beauce se dirigent vers le Maine. On se retrouve là-bas, on se mêle peu; on se raconte des histoires, on travaille bien, on sait manier vite et bien les scies de l'époque. En 1808, ce ne sont plus tellement des individus qui partent mais des familles entières: 300 d'un coup. En 1811, sous la poussée de ces migrations saisonnières puis presque définitives, on améliore les moyens de transport: c'est la première diligence entre Montréal et Boston. Père et fils s'expatrient; on va faire fortune.

Les Canadiens connaissaient déjà les États. Avant la Révolution américaine, pendant laquelle les 13 colonies voulurent se libérer de la tutelle britannique, ils avaient été sollicités par les Américains. En effet, en 1774, lorsque les

députés des colonies (sauf la Georgie) tinrent leur premier Congrès à Philadelphie, ils adressèrent aux nôtres une lettre officielle dans laquelle ils les pressaient de s'unir à eux. Ils voulaient, disaient-ils naïvement, éclairer leur ignorance et leur apprendre les bienfaits de la liberté. En même temps, pour s'assurer d'une réponse encourageante, ils dénonçaient l'Acte de Québec de 1774 comme un « leurre », une « perfidie ». Ces paroles eurent des effets : 40 000, dit-on, y allèrent.

Puis les troubles de 1837 éclatèrent. Avant et après l'insurrection, un nombre considérable de jeunes se réfugièrent au Vermont. C'est le début d'un exode sans précédent, d'une ampleur qui va s'accroître de 1840 à 1890 pour progresser ensuite de façon continue mais moins intense jusqu'en 1915.

La montée fulgurante

C'est d'abord le district de Montréal, le diocèse de Québec et le comté de Dorchester qui sont étranglés. Une enquête instituée par l'Assemblée législative en 1849 révèle un taux « de 3,4% d'émigration dans les 5 années qui la précéderent. Cela pouvait représenter 30 000 personnes sur une population de 800 000 habitants ; un émigrant pour 27 habitants »¹. À ce rythme vertigineux, en moins de 25 ans, le pays sera rayé de la carte!

Comme l'enquête de 1849 n'a pas produit les effets espérés, l'Assemblée législative en commande une autre en 1857. Cette fois, on établit « à environ 45 000 le nombre de ceux qui ont quitté le Bas-Canada à destination des États-Unis au cours des 5 années précédant cette deuxième enquête »². Tous les coins du Québec sont affectés : Bellechasse, l'Islet, Kamouraska, Trois-

Rivières, les Cantons de l'Est, la Beauce, Nicolet, la Mauricie, Québec et Montréal poursuivent leur hémorragie. Le taux d'émigration grimpe à 5,4%.

On s'en va vers la Nouvelle-Angleterre surtout, dans les filatures, les « factories » de coton, l'industrie du bois, de la briqueterie, de la cordonnerie, etc. Manchester, Woonsocket, Fall River, Lowell et d'autres villes se peuplent de Québécois comblant les désirs plus ou moins avoués par le gouvernement américain d'une main-d'œuvre lui convenant parfaitement. Vers les années 1850, on dit qu'il y avait plus d'hommes de Thetford à Manchester qu'à Thetford même! Selon M.-L. Bonier, voici d'où venaient les 114 familles arrivées en 1860 ou avant à Woonsocket, R.I., vidant ainsi toute une région du Québec :

Lieux touchés par la première enquête de 1849*

Diocèse de Montréal
 Diocèse de Québec
 Lotbinière
 Saint-Casimir
 Saint-Joseph (Dorchester)
 Sainte-Marie (Beauce)
 Saint-Elzéar (Beauce)
 Saint-Henri
 Saint-Jean-Port-Joli (l'Islet)
 Saint-Roch-des-Aulnaies
 Cap Saint-Ignace
 Sainte-Anne-de-la-Pocatière (Kamouraska)
 Kingsey (Drummond)
 Baie-du-Febvre (Yam.)
 Sainte-Geneviève-de-Batiscan (Champ.)
 Saint-Grégoire (Nicolet)
 Gentilly
 Bécancour

* D'après Y. LAVOIE, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930*, p. 47.

Villages ou villes	Nombre de familles fournies
Saint-Ours (Richelieu)	23
Sorel (Richelieu)	7
Saint-Hyacinthe (Saint-Hyacinthe)	6
Saint-Aimé (Richelieu)	5
Saint-Césaire (Rouville)	5
Saint-Barthélémy (Berthier)	4
Saint-Marcel (Richelieu)	3
Sainte-Victoire (Richelieu)	2
Saint-Robert (Richelieu)	2
Saint-Cuthbert (Berthier)	2
La Rivière-du-Loup (Maskinongé)	2
Saint-Damase (Saint-Hyacinthe)	2
La Présentation (Saint-Hyacinthe)	2
Stuckeley (Shefford)	2
Autres du Québec	18
Inconnus	29
Total	114

Source : M.-L. BONIER, *Début de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island, Framingham, Lake View Press, 1920.*

AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Un vaste panorama de la vie des lettres au Québec



LIVRES ET AUTEURS QUÉBÉCOIS 1978

revue critique de l'année littéraire

publiée sous la direction d'un groupe de professeurs du département des Littératures de l'université Laval.

Le bilan de la production de l'année dans le domaine des lettres : romans, récits, contes et nouvelles, poésie, théâtre, critique littéraire, littérature de jeunesse, essais. Une bibliographie et des renseignements de tous ordres (prix littéraires, liste des thèses, études de littérature québécoise parues dans les revues, adresses des maisons d'édition...).

354 pages, \$10.

Autres numéros disponibles : 1973 à 1975, le n° \$7.50 (n° 1976 épuisé). Numéro 1977, \$10.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
 C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4

« Le flot de l'émigration grossissait toujours et les villes de Fall-River, Worcester, Lowell, Lawrence, Haverhill, Salem, Mass; Woonsocket et les villages de la vallée de Blackstone; Putnam, Danielsonville, Williamantic, Conn.; Manchester, Concord, Nashua, Suncook, N.H.; Lewiston, Biddeford, Me.; en un mot tous les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre furent envahis par une armée de travailleurs canadiens qui n'apportaient pour toute fortune que l'habitude et l'amour du travail.

L'émigrant franco-canadien vient donc et demeure donc aux États-Unis, parce qu'il y gagne sa vie avec plus de facilité qu'au Canada. Voilà la vérité dans toute sa simplicité. Ce n'est pas en criant famine à la porte de celui qui a du pain sur sa table et de l'argent dans sa bourse, qu'on le décide à prendre la route de l'exil.

Le fermier qui abandonne la culture des champs pour venir avec sa famille s'enfermer dans les immenses fabriques de l'Est, se trouve tout d'abord dépaycé dans un monde d'énergie, de progrès industriel et de "go ahead" essentiellement américain; mais comme son caractère paisible se forme peu à peu à cette vie d'activité, il arrive avant longtemps à se mêler au mouvement des affaires industrielles et commerciales et à prendre pied parmi les Américains. »

Jeanne la Fileuse, Honoré BEAUGRAND, Fall River, Mass., 1878, p. 172-173.

Puis un courant se dirige vers le Middle West. Vers 1783, il y avait 12 000 Canadiens français dans la vallée du Mississippi. En 1836, 15 000 sont au Michigan. Le Canadien français est reconnu comme le meilleur bûcheron en Amérique. Il suffit seulement d'un coup de pouce d'un ami, d'un parent, d'un

représentant officiel américain venu le solliciter et hop! le saut est fait. Le Wisconsin, le Minnesota reçoivent à « pleins chars » les émigrés. On va se faire un magot pour se libérer d'hypothèques ou pouvoir acheter une ferme, si toutefois, on revenait! Des familles suivent Chiniquy dans l'Illinois; Julien Dubuque, né à Saint-Pierre-les-Becquets, fonde la ville qui porte son nom.

La situation économique difficile des États-Unis vers les années 1850-1860 suscite quelques retours au Québec. Mais ce fut espoir de courte durée. Lorsque les conditions d'emploi se rétablissent, les Québécois repartent de plus belle vidant des « rangs » complets de paroisses. La plaine de Montréal s'en va au paradis des dollars; Armagh est littéralement dévasté. En quelques années, on se payait une maison, un mobilier de luxe, des vêtements à la mode, on roulait; on connaissait un progrès matériel sans précédent. Ceux qui étaient restés au pays avaient beau accuser les émigrants d'« amour du luxe, de paresse, d'esprit aventurier, de fuir l'oppression anglo-saxonne, la prison, la terre aride », rien n'y faisait. La fièvre avait gagné des petits villages tranquilles et en apparence à l'abri de tout souci.

Le mouvement s'accélère. En 1874, l'abbé P.-E. Gendreau prêtre recruteur, évalue à 400 000 les émigrés québécois (d'origine canadienne-française) répartis à peu près comme suit: 200 000 dans les États de la Nouvelle-Angleterre, 150 000 dans les États de l'Ouest et 50 000 dans les autres États. La saignée n'a pas de limites: des Canadiens anglais, des immigrants, des Acadiens imitent les Canadiens français. Le taux d'émigration passe de 5,4 à 7,8, à 10,1, à 11,3, à 9,6 pour enfin tendre à diminuer vers les années 1915.

L'échec du rapatriement

Les élites québécoises des années 1840-1950 savaient très bien que le mouvement migratoire était dangereux et pouvait devenir fatal. Ce ne sont pas les quelque 400 000\$ qu'ils ont versés en campagne de rapatriement qui pouvaient avoir un effet décisif. Il faut constater l'échec complet des efforts tentés à maintes reprises.

Lorsque les villes manufacturières de l'Est se sentirent envahies par le courant migrateur, un mouvement anti-canadien-français se fit jour. On traita ces derniers de « Chinese of Eastern States » espérant sans doute que cette intolérance les découragerait et leur ferait rebrousser chemin. Que non! Les Québécois ne sont pas race à laisser couler les demi-vérités. Devant cette alarme, ils décidèrent plutôt de se naturaliser. En peu de temps, sociétés, organismes, paroisses

déclenchent un fort mouvement d'aide pour tous ceux qui veulent devenir Américains. En dépit de sermons répétés sur les bienfaits de retourner au pays, de ne pas perdre la citoyenneté « canadienne », la plupart devinrent des citoyens américains et ils s'appelèrent les Franco-Américains.

Causes d'émigration selon l'enquête de 1857 *

1. le manque de chemins et de ponts pour communiquer des anciens établissements aux terres vacantes de la couronne;
2. les concessions, faites autrefois, à un seul individu ou à des compagnies, de très vastes étendues de terre;
3. le chômage saisonnier qui touche la main-d'œuvre agricole en hiver;
4. les poursuites intentées aux colons par les grands propriétaires;
5. les salaires plus élevés aux États-Unis qu'au Canada;
6. les mauvaises récoltes répétées;
7. le surpeuplement des anciens établissements;
8. le privilège que détient le locateur de concessions forestières de dépouiller le lot du colon alors que celui-ci en a pris possession et y fait des améliorations;
9. l'attrait de la parenté installée aux États-Unis et décrite de façon attrayante.

* D'après Y. LAVOIE, *L'émigration des Québécois aux États-Unis*, de 1840 à 1930.

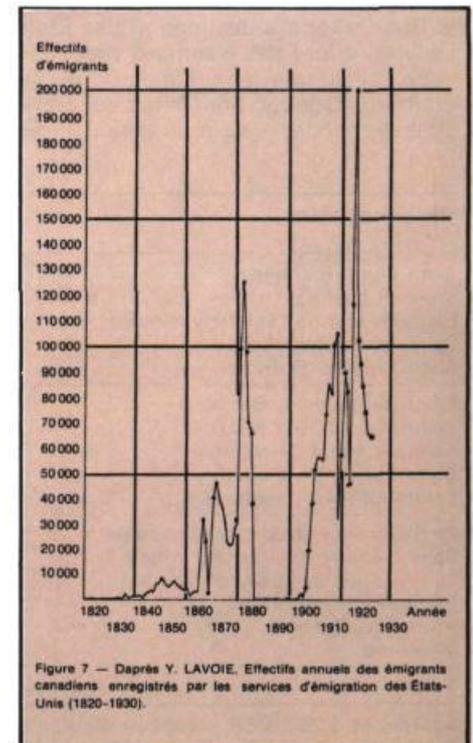
PARÉ À LA LIGNE DES PATRIOTES

RESTONS FRANÇAIS

Paroles de René THIBLAT
Musique de Calixa LAVALLÉE

NOUVEAU
LE PASSE-TEMPS
PARADIS DE MUSIQUE
300, RUE CRAIG, MONTRÉAL

E. A. CADORET,
Imprimeur de Musique,
1 Rue Clifton, Québec S.
WORCESTER, MASS.



Qui sont les Franco-Américains ?

Disons tout d'abord que ce sont des descendants des Français d'Amérique venus d'Acadie et du Québec pour la plupart. Ils se sont fixés aux États-Unis mais se reconnaissent une double patrie. Ils ont toujours lutté pour conserver leurs traditions, les traditions de leurs pères, leur langue d'origine, leurs croyances religieuses. Mais ils sont américains et pourquoi pas car, disent-ils,

« Les ossements de leurs ancêtres reposent quelque part dans un coin de l'Illinois, de l'Ohio, du Wisconsin, du Maine, ou dans quelques-uns des nombreux États qui firent partie de la Nouvelle-France ou de la Louisiane. »³

Selon le recensement américain de 1970, la population francophone des États-Unis se répartissait comme suit: (d'après Jacques-Donat Casanova dans *Une Amérique française*) l'ouest contient

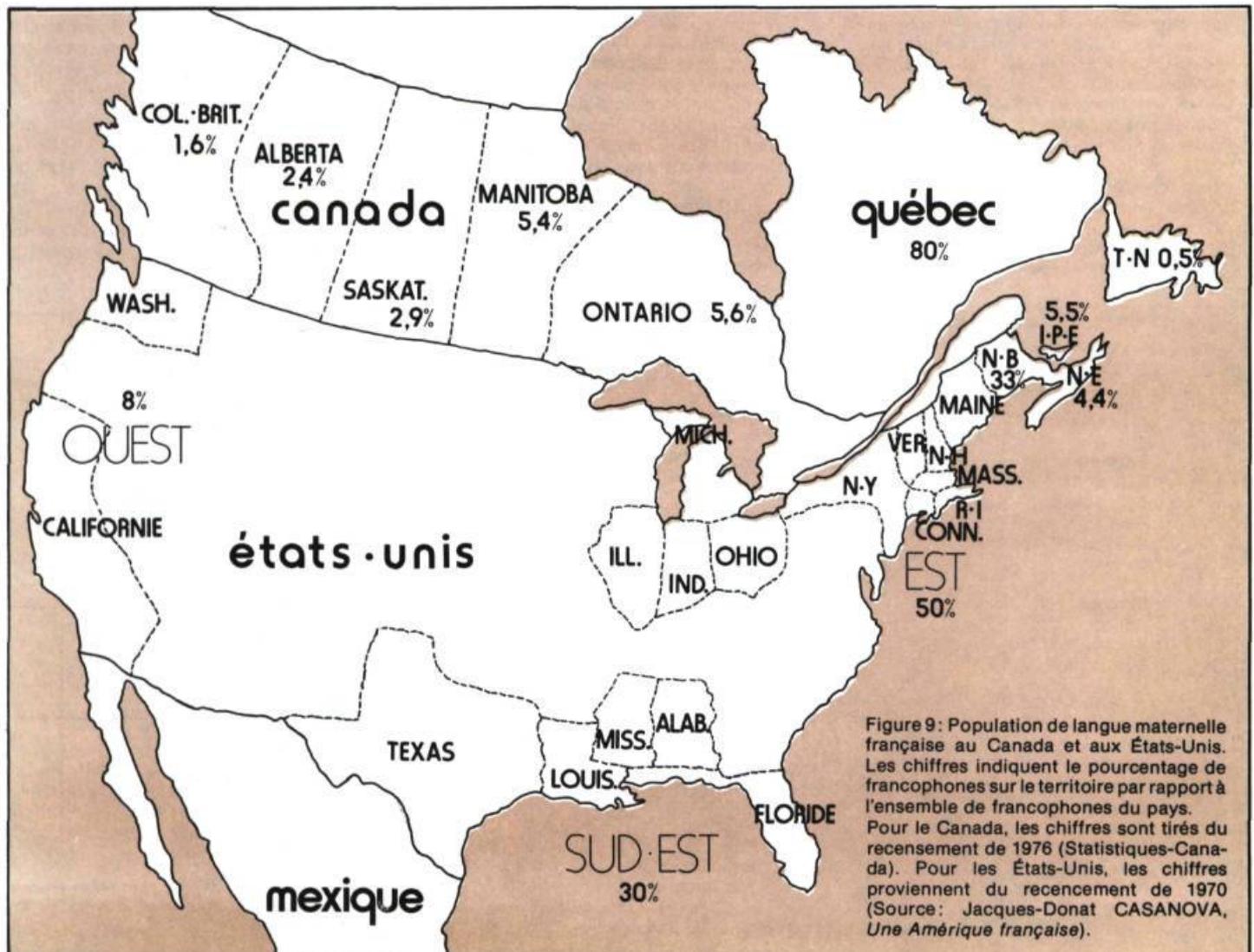
8% des francophones des États-Unis; le sud-est 30% des 13% de la population totale du pays et l'est, 50% des 32% de la population américaine établie dans cette partie des États-Unis. Le Bicentenaire de 1976 a favorisé la résurgence du fait français et nous en a montré la vivacité actuelle.

Le Québec qui a longtemps été considéré comme une minorité ethnique sait quelle force et quel courage il faut pour assurer son identité. La vitalité de la collectivité ethno-culturelle francophone américaine, « la longue persistance de l'usage de la langue d'origine dans les familles d'émigrés montrent combien sont tenaces les attaches avec la tradition originelle »⁴. C'est sans aucun doute la personnalité même des Canadiens français québécois qui a apporté cette richesse à la société américaine car, selon Pierre George, « l'immigrant [...] au bout de quelques années [...] devient plus fier d'être Polonais ou Sicilien que

d'être devenu Américain sauf si leur américanisation leur permet de s'affirmer supérieurs aux Portoricains ou aux Noirs »⁵.

Les journaux, semeurs d'idées, vigilants; les sociétés dynamiques comme la Société Historique franco-américaine, l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, l'Association canado-américaine, la Fédération Féminine franco-américaine pour ne nommer — bien injustement — que celles-là; la famille, l'école, la paroisse, ont été des foyers incomparables de « survie » collective. Mais il ne s'agit pas seulement de survivre! Il faut vivre aussi et il y aurait lieu, dans un autre article, de faire une enquête approfondie sur les conditions culturelles dans lesquelles peuvent aujourd'hui s'épanouir les Américains parlant français, qu'ils soient originaires de France, d'Acadie ou du vieux tronc québécois.

Irène BELLEAU





Le Journal de Lowell

Albert V. Côté
Editeur - Administrateur

Téléphone 453-1780

VOLUME 5 NUMERO 11

LOWELL, MASSACHUSETTS

DECEMBRE 1979

Honoré BEAUGRAND

Ce qui a surtout rendu célèbre Honoré Beaugrand, c'est son roman *Jeanne, la filleuse* publié à Fall River en 1875. Au moment où H.B. publie ce « pamphlet », on calomnie les émigrés canadiens aux États-Unis. On dit qu'ils reviendraient mais la misère et la faim les en empêchent. L'auteur prend ouvertement position — ce qui était rare — en faveur de ses compatriotes exilés et, paradoxalement, veut, par cet écrit, contribuer au rapatriement des Québécois. Inconsciemment sans doute, il ne réalise pas l'ambiguïté de ses paroles et les descriptions « enchantées » qu'il fit de la vie des émigrés aux États-Unis ne contribuèrent nullement au retour immédiat.

Né à Lanoraie, il fit ses études au Collège de Joliette. En 1869, il se lance dans le journalisme. Au printemps de 1875, on le retrouve rédacteur du *Golf Democrat* à St. Louis au Missouri. La même année, à Boston, il publie *La République*.

Maire de Montréal en 1885-1886, il abandonne la vie politique dès l'année

suivante et se met à voyager. Il meurt à Westmount en 1906.

Calixa LAVALLÉE

C'est lui qui composa la musique de *O Canada*. À 19 ans, il s'enrôle. Il est le premier clairon du 4^e régiment du Rhode Island. Après avoir été un musicien réputé aux États-Unis, il termine sa carrière en étant directeur musical du *Grand Opera House* de New York.

Jean-Charles FRÉMONT

Bien connu comme explorateur. La Californie lui sourit. Il en devient gouverneur. Quand la Californie devient État, les électeurs le choisissent sénateur. Il est très populaire et il se présente comme candidat du Parti Républicain à la présidence des États-Unis. Ses projets sont ambitieux: empêcher l'esclavage, changer du tout au tout la politique du Président Pierce et créer un chemin de fer qui rejoindrait le Pacifique.

En 1878, il gouverne l'Arizona et devient major-général de l'armée américaine.

Si vous voulez retrouver la branche américaine de votre arbre généalogique, il faut que vous sachiez que certains noms ont été rebaptisés...

Archambault	est devenu	Scambo
Auclair		O'Clair
Barrière		Gates et Berry
Beauchamp		Fairfield et Prettyfield
Beausoleil		Sun
Bélaïr		Blair
Bellefeuille		Leaf
Bellemare		Bealmear, Bealmer, Bellmar, Bellmard
		Bitow
Bilodeau		Greenwood
Boisvert		Bouchor
Bouchard		Bush
Boucher		Carter
Cartier		Corebeel
Corbeil		Snow
D'Arsenault		Jarvis
Gervais		Lefever
Lefebvre		Wideawake
Léveillé		Willet
Ouellet		Ready
Paré		Poland
Poulin		Littlevirgin
Thivierge		Waterhole
Trudeau		

D'après *Une Amérique française* de J.-D. Casanova, p. 76.

Quelques journaux français aux E.-U.

LE CALIFORNIEN, San Francisco
LE FORUM, Orono, Maine.
L'UNITÉ, Lewiston, Maine.
FRANCE AMÉRIQUE, New York.
L'UNION, Woonsocket, Rhode Island.
LE JOURNAL DE LOWELL, Lowell, Massachusetts.
THE NEWSLETTER, Lewiston, Maine.
LE CANADO-AMÉRICAIN, Manchester, New Hampshire.

Références

1. *L'émigration des Québécois aux États-Unis*, de 1840 à 1930, Yvonne Lavoie, Coll. Études et Documents, Gouvernement du Québec, Conseil de la langue française, 1979 p. 6.
2. *Id.*, p. 11.
3. *Histoire de la race française aux États-Unis*, D.M.A. Magnan, Paris, 1912, p. 126.
4. *Les migrations internationales*, Pierre George, P.U.F., Coll. le géographe, 1976, p. 69.
5. *Id.*

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, I, des origines à 1900, sous la direction de Maurice Lemire, Fides, Montréal, 1978.

Alexandre BÉLISLE, *Histoire de la Presse franco-américaine et des Canadiens français aux États-Unis*, Worcester, 1911, 432 p.

Josaphat BENOIT, *L'Âme franco-américaine*, Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1935, 245 p.

Benoît BROUILLETTE, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français*, 1763-1846, Fides, 1979, 242 p.

Jacques-Donat CASANOVA, *Une Amérique française*, (avec la collaboration d'Armour Landry) Documentation française et Éditeur officiel du Québec, 1975, 160 p.

Fédération des Francophones Hors Québec, *Les héritiers de Lord Durham*, Ottawa, 1977.

Yolande LAVOIE, *L'émigration des Québécois aux États-Unis*, de 1840 à 1930, Coll. Études et Documents, Éditeur officiel du Québec, 1979, 57 p.

Yolande LAVOIE, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930*, mesure du phénomène, Montréal, P.U.M., 1972, 87 p.

Paul-André LINTEAU, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude, *Histoire du Québec contemporain*, de la Confédération à la crise, 1867-1929, Boréal Express, Québec, 1979, 652 p.

Edmond DE NEVERS, *L'âme américaine*, 2 vol., Paris, Jouve et Boyer, 1900, 352 et 488 p.